

BULLETIN
DES
AMITIÉS SPIRITUELLES



SOMMAIRE : Jean Chapas, page 1. — Lettres à Stella, page 3. — Bergson et le Mysticisme chrétien, page 6. — Visite à Port-Royal, page 15. — La Foi et les Œuvres, page 20. — Le Vieux (histoire vécue), page 25. — Questions actuelles, page 31. — Entr'aide, page 32.

RENSEIGNEMENTS

La Société

des « Amitiés Spirituelles », fondée par Sédir, a été déclarée en 1920 (insertion au « Journal Officiel » du 16 juillet 1920).
Objet : Association chrétienne libre et charitable. Siège et Secrétariat Général : 31, rue de Seine, Paris (6^e). Envoi des statuts sur demande.

Permanences

ont lieu aux adresses de nos Comités et de nos Correspondants, que l'on peut demander au Secrétariat Général. On y reçoit gratuitement toute personne qui désire obtenir un renseignement sur les matières religieuses et philanthropiques.

Réunions spirituelles. — Ont lieu aux mêmes endroits et sont employées pour demander au Ciel, par la prière, d'intervenir dans la guérison des maladies et dans les événements individuels et collectifs.

Bibliothèque. — Certains de nos Comités ont organisé un service de prêt gratuit de livres.

Entretiens familiers. — Des causeries sont données dans chaque Comité, selon le désir des adhérents.

Réceptions particulières. — Enfin, les Directeurs de nos permanences reçoivent individuellement les personnes qui le désirent.

Permanences et Réunions

Comité directeur et Secrétariat général
31, rue de Seine, Paris (VI^e).

Comité parisien, 31, rue de Seine (VI^e),
le samedi, de 13 à 16 h.
le 3^e jeudi, de 14 à 18 h. et sur rendez-vous.
Réunion des Sociétaires le 1^{er} dimanche, à 14 h. 30.
Comité russe, les lundis, de 19 à 21 h.
le 3^e dimanche, à 15 h. 30.

Comité breton : 23, place Saint-Martin, Morlaix (sur convocation).

Comité girondin, 16, rue Paul-Bert, Bordeaux, le dimanche,
de dix heures à midi.

Comité limousin, 16, avenue des Bénédictins, Limoges, le
vendredi, de 20 à 22 h.

Comité manceau, 14 bis, rue Siéyès, Le Mans; les 3^e di-
manches de février, juin et octobre, de 14 à 18 h. et
sur rendez-vous.

Comité marseillais, 41, rue Paradis, Marseille,
1^{er} dimanche, de 10 h. 30 à midi — 1^{er} et 3^e jeudi de
20 h. à 21 h. et sur rendez-vous. Pour la correspon-
dance, écrire B. P. 85, Saint-Ferréol, Marseille.

Comité mayennais, 9 bis, rue André de Lohéac, Laval,
le 3^e dimanche, de 10 h. 30 à midi et sur rendez-vous.

Comité nantais, chemin des Renardières, villa Lina.
Nantes.

Le lundi, de 14 à 18 h. et sur rendez-vous.

Comités normands, 2, rue du Point-du-Jour, Bihorel (S.-I.),
le samedi, à 14 h. et sur rendez-vous. (Tél. 912-25).

le 1^{er} dimanche :

à 15 h. Séance et entretien mystique.

à 16 h. Réunion des sociétaires.

le vendredi qui suit le premier dimanche, à 21 h.,
réunion en « Cercle amical » des hommes désirant
échanger des idées.

★
★ ★

au Havre, 3, rue Jules-Siegfried (Tél. 2.436),
le samedi de 10 h. à midi ;

le 2^e dimanche, de 15 à 17 h., 9, rue Lord-Kitchener,
3, rue Pasteur, le samedi, de 14 à 16 h. et sur ren-
dez-vous. Tél. 22.32.

★
★ ★

à Bolbec, 20, rue Jules-Grévy, le 3^e dimanche, de
15 à 16 h.

★
★ ★

à Caen, 7, impasse Callu, le 4^e dimanche, de 9 à
10 h. et sur convocations.

★
★ ★

à Dieppe, 126, rue Général-Chanzy, le 4^e dimanche,
de 14 à 16 h.

Comité toulousain, Vieux Chemin de Lasbordes, 5, impasse de Douai, Toulouse; sur convocations.

Comité tourangeau, 76, rue J. J. Noirmant, Tours.
le 1^{er} samedi, de 20 h. 30 à 22 h.
le 3^e dimanche, de 10 h. à 12 h. et sur rendez-vous.

Comité belge, 224, rue Lombaertzyde N. O. H., lez-Bruxelles, sur rendez-vous.

Comité égyptien, B. P. 1267, Alexandrie; sur convocations.

Comité polonais, rue Chmielna, n° 36/7, Varsovie,
le jeudi, de 16 à 18 h.

Réunion des Sociétaires le 3^e dimanche, de 17 à 20 h.

Les membres habitant la province ou l'étranger peuvent demander au Secrétariat général, pour des rendez-vous, le nom et l'adresse de celui de nos correspondants qui réside au plus près de leur domicile.

La Bibliothèque des " Amitiés Spirituelles "

2, rue du Point-du-Jour à Bihorel-lez-Rouen (Seine-Inf.)

vient de faire paraître l'ouvrage de

SÉDIR

Histoire et Doctrines des Rose-Croix

dont la première partie seule avait été imprimée en 1910.

Les polémiques soulevées par la manifestation, au début du XVII^e siècle, de la mystérieuse Fraternité ont fait l'objet de nombreuses études. Le problème peut-il être considéré comme résolu ? Nous ne le pensons pas. L'ouvrage de Sédir met en pleine lumière ce passionnant sujet.

De laborieuses recherches aidées de certaines circonstances avaient permis en effet à Sédir de reconstituer l'Histoire des Rose-Croix.

Le présent ouvrage, étayé d'une documentation en partie inédite, donne aux chercheurs et aux historiens des précisions sur l'origine de ces adeptes secrets et sur le rôle qu'ils ont joué.

D'autre part, il nous a paru que, dans cette époque d'universelle inquiétude où tant d'esprits se demandent avec angoisse d'où viendra le salut, il pourrait être réconfortant de s'arrêter devant le message de fraternité universelle que les Rose-Croix ont apporté au monde.

L'ouvrage comprend 380 pages in-8 et est en vente, en librairie, au prix de trente francs.

Dépôt général, pour les Libraires, à la M. L. F., 4, rue Félibien - Paris VI.

Bulletin des Amitiés Spirituelles

« Comme Jésus nous a aimés,
nous aussi, aimons-nous les uns les autres »

N° 18

Décembre 1932

Jean Chapas

(12 février 1863 - 2 septembre 1932)

C'est dans une pensée de vénération et de reconnaissance que nous écrivons en tête de ce Bulletin le nom de ce grand serviteur du Ciel qu'une mort soudaine vient de nous prendre. Et pourtant, si profonde était son humilité qu'il n'aurait jamais voulu qu'on parlât de lui !

Sédir l'aimait et lui avait demandé son intercession pour nous et pour notre tâche.

Lettres à Stella

Ne cherchez pas de consolation au dehors ; les réalités visibles existent mais ne sont pas. Vous croyez trouver le remède de votre mal et l'oubli de votre angoisse dans l'entraînement du luxe et des voluptés ; vous sentez bien cependant en vous-même que vous avez vidé la liqueur délicieuse et qu'au fond de la coupe, une lie amère vous reste seule à boire. Ecoutez la petite voix qui murmure imperceptiblement dans votre cœur. Ne vous montrez pas, cachez-vous ; ne vous élevez pas, abaissez-vous ; ne cherchez pas le soleil, mais la nuit ; car vous êtes toute noire, et le feu glacé de l'astre nocturne est le seul élixir qui puisse vous rendre une vie nouvelle.

Rentrez en vous-même et voyez l'enchaînement merveilleux des événements de votre existence, l'invisible sagesse de leur succession. Ce qui est aujourd'hui votre moi a parcouru l'immense cycle d'innombrables existences ; il a été le feu latent qui se cache dans le caillou silencieux ; puis la molécule de terre où une herbe modeste a puisé un peu de sa sève ; joyau précieux, il a brillé pendant des semaines de siècles sur la poitrine d'antiques danseuses ou au front d'hiérophantes majestueux ; mais la colère des puissances cosmiques a déchaîné sur l'univers où il vivait des cataclysmes d'eau et de feu ; précipité à nouveau dans l'océan

Et Monsieur Chapas nous a été un ami cher et dévoué entre tous. Ceux qui ont eu le privilège de l'approcher ne l'oublieront jamais. Il ne nous appartient pas de parler de sa personne ni de son travail. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que sa vie n'a été que prière, pour tout et pour tous.

C'est une lumière qui disparaît à nos regards, c'est une affection infiniment précieuse qui nous est enlevée; mais, comme nous le disait Sédir il y a seize ans : « Nos cœurs savent qu'il n'y a pas de mort. »

Le plus bel hommage que nous puissions rendre à sa mémoire, le plus précieux témoignage de notre gratitude, c'est d'avoir sans cesse présent l'exemple de nos aînés et de redoubler de zèle et de bonne volonté dans notre travail par et pour le Christ.

confus des germes primitifs, il en est ressorti élevé d'un règne dans la hiérarchie physique ; cet atome de feu vital s'est revêtu des formes diverses des racines, des herbes, des fleurs et des fruits ; travailleur obscur enfoui dans le sein de la terre, cellule brillante des pétales, grain de pollen parfumé, arbre enfin centenaire et vénérable, des millions de fois il a vu le soleil naître et mourir aux points opposés de l'horizon ; pendant des âges sans nombre il a reçu les leçons des fées, des dryades et des faunes. Le voici replongé dans la grande mer végétale, d'où le nouveau souffle de l'esprit le fait ressurgir créature spontanée, libre de ses mouvements, à laquelle furent dévolus successivement la masse profonde des eaux, la surface de la terre verdoyante et l'espace azuré des airs. Votre corps, Stella, est un résumé de la création tout entière ; immobile, il est un palmier élégant ; votre démarche a emprunté aux serpents sacrés, qui se dressaient près des brûle-parfums, la perfidie de leurs ondulations ; vos cheveux sont le duvet soyeux et chaud de quelque cygne d'Australie ; vos lèvres sont une rouge corolle humide de rosée ; vos ongles sont des coraux polis par la caresse incessante de la grande Thalassa ; vos yeux sont des gemmes affinées dans les creusets souterrains des gnomes ; votre voix est l'hymne matinal des oiseaux ; au fond de votre cœur, enfin, est tapie quelque voluptueuse et cruelle panthère altérée de luxure et de sang.

Telle est la Stella inférieure, telle est la

forme inconsciente qui, jusqu'à ce jour, dispensa sur la foule des germes de crimes et de perversités. Ce petit feu follet ivre de sa liberté et de sa fausse lueur a peuplé sa sphère d'extravagances et de révoltes ; il ne sentait pas la main de la grande Harmonie, mesurant ses écarts, et dispensant, selon la norme, les proportions de ses activités ; ainsi un feu vivant s'attachait à votre sein, consumant sans relâche les matières viles de votre être et vous faisant peu à peu descendre du royaume joyeux au royaume de la tristesse.

Ainsi, ce monde, que vos multiples beautés subjuguèrent, a secoué peu à peu les chaînes flexibles que vos séductions lui avaient forgées. Plus bas votre charme impérieux fit se prosterner vos frères à vos pieds, plus consumante brûle dans leur cœur la haine inconsciente qu'ils nourrissent contre vous. L'astre qui a rayonné voit son corps réduit en cendres lorsque l'Être des êtres retire Son souffle de lui.

Lorsque l'Éternel jeta, dans le sein de la Mère céleste, le petit germe, qui est vous-même et qui fut, depuis le commencement des âges, le spectateur toujours jeune de ses propres transformations, il lui donna dans le vaste univers un petit monde à gouverner, et ce monde, c'est votre nom, chère sœur ignorante, qui vous fut donné au commencement, qui vous a protégé dans toutes vos chutes, et qui sera votre vêtement de gloire lors de votre future exaltation. Ce petit cosmos où vous êtes reine, vous avez reçu la mission de le garder,

de le cultiver et d'en surveiller les productions. C'étaient là vos fils mystiques, sur qui devait se pencher la tendre sollicitude d'une mère, et de qui les séductions de l'antique serpent vous ont fait détourner les yeux.

Sédir

Bergson et le Mysticisme chrétien

Le récent ouvrage de M. Henri Bergson : *Les deux sources de la Morale et de la Religion* (1) est un pas en avant fait par le célèbre philosophe dans sa recherche de la Vérité, que, seule, la foi au Christ pourra lui faire pleinement découvrir. Dans ses précédents travaux : *Matière et Mémoire* et *L'Évolution créatrice* — pour ne citer que ces deux œuvres importantes — il avait exposé son point de vue sur les principaux problèmes qui sollicitent l'intelligence humaine. Toutefois il n'était guère possible, sans forcer les textes, de tirer une conclusion générale de l'ensemble. C'est cette synthèse qu'il nous offre dans *Les deux sources de la Morale et de la Religion*. Disons tout de suite que non seulement il conclut dans le sens spiritualiste — de cela on se doutait bien un peu

(1) F. Alcan, éditeur.

— mais que c'est le Mysticisme chrétien qui, affirme-t-il, est la tendance la plus propre à hâter le progrès moral de l'humanité.

Ce serait néanmoins trahir singulièrement la pensée de M. Bergson que de le ranger lui-même dans la phalange des mystiques. S'appuyant uniquement sur l'expérience et le raisonnement, et laissant de côté le domaine de la foi, M. Bergson veut demeurer exclusivement philosophe. Il reste donc tout à fait en deçà de la Révélation par laquelle seule peut nous venir la vraie lumière. Grâce au libre jeu d'une intelligence fort subtile, il est amené à des conclusions intéressantes pour les spiritualistes chrétiens.

Voici par exemple comment notre auteur marque l'insuffisance du mysticisme oriental :

« ...le Bouddhisme n'est pas un mysticisme complet. Celui-ci serait action, création, amour.

« Non pas, certes, que le Bouddhisme ait ignoré la charité. Il l'a recommandée, au contraire, en termes d'une élévation extrême. Au précepte il a joint l'exemple. Mais il a manqué de chaleur. Comme l'a dit très justement un historien des religions, il a ignoré « le don total et mystérieux de soi-même ». Ajoutons — et c'est peut-être, au fond, la même chose — qu'il n'a pas cru à l'efficacité de l'action humaine. Il n'a pas eu confiance en elle. Seule cette confiance peut devenir puissance et soulever les montagnes. Un mysticisme complet fût allé jusque-là. » (1)

(1) Page 241.

Et, plus loin :

« Le mysticisme complet est, en effet, celui des grands mystiques chrétiens... De leur vitalité s'est dégagé une énergie, une audace, une puissance de conception et de réalisation extraordinaires. Qu'on pense à ce qu'accomplirent, dans le domaine de l'action, un saint Paul, une sainte Thérèse, une sainte Catherine de Sienne, un saint François, une Jeanne d'Arc, et tant d'autres... »

Après avoir fait remarquer que les visions et les extases ne sont considérées par les grands mystiques que comme des accidents de la route, l'auteur ajoute :

« C'est, désormais, pour l'âme, une surabondance de vie. C'est un immense élan. C'est une poussée irrésistible qui la jette dans les plus vastes entreprises. Une exaltation calme de toutes ses facultés fait qu'elle voit grand et, si faible soit-elle, réalise puissamment. Surtout elle voit simple, et cette simplicité, qui frappe aussi bien dans ses paroles et dans sa conduite, la guide à travers des complications qu'elle semble ne pas même apercevoir. Une science innée, ou plutôt une innocence acquise, lui suggère ainsi du premier coup la démarche utile, l'acte décisif, le mot sans réplique. L'effort reste pourtant indispensable, et aussi l'endurance et la persévérance. Mais ils viennent tout seuls, ils se déploient d'eux-mêmes dans une âme à la fois agissante et « agie », dont la liberté coïncide avec l'activité divine. Ils représentent une énorme dépense d'énergie, mais cette énergie est fournie en même temps que requise, car la surabondance de vitalité qu'elle réclame coule d'une source qui est celle même de la vie. Mainte-

nant les visions sont loin : la divinité ne saurait se manifester du dehors à une âme désormais remplie d'elle. Plus rien qui paraisse distinguer essentiellement un tel homme des hommes parmi lesquels il circule. Lui seul se rend compte d'un changement qui l'élève au rang des *adjutores Dei*, patients par rapport à Dieu, agents par rapport aux hommes. De cette élévation il ne tire, d'ailleurs, nul orgueil. Grande est, au contraire, son humilité. Comment ne serait-il pas humble, alors qu'il a pu constater dans des entretiens silencieux, seul à seul, avec une émotion où son âme se sentait fondre tout entière, ce qu'on pourrait appeler l'humilité divine ?... Il a senti la vérité couler en lui de sa source comme une force agissante. Il ne s'empêcherait pas plus de la répandre que le soleil de déverser sa lumière. »

Si nous arrêtons là nos citations, nos lecteurs s'imagineraient facilement que la doctrine de M. Bergson est bien celle des mystiques chrétiens. Hélas ! il y a un abîme entre les deux. Pour ces derniers, en effet, Dieu est un Père tout-puissant, infiniment miséricordieux et bon, source de toutes les perfections que nous pouvons concevoir, car Il est l'Infini et l'Absolu.

C'est par amour qu'Il a créé les mondes et les créatures qui s'y trouvent et qu'Il appelle progressivement à la participation de Son infinie béatitude, dans la mesure où, par le travail de purification, elles deviennent aptes à la recevoir et à la supporter, car il leur faut une grande pureté de cœur pour n'être pas anéanties par cette joie incommensurable.

Dieu seul étant parfait, ce serait un non-

sens, à notre humble avis, de demander pourquoi Il n'aurait pas créé des êtres déjà parfaits. On voudrait donc qu'Il créât d'autres Dieux que Lui-même ? Les créatures ne peuvent qu'être conditionnées, imparfaites et d'une liberté limitée. Pour qu'elles puissent accéder à la vraie liberté qui leur permet de recevoir la vie divine, il faut qu'elles puissent choisir entre le bien et le mal et que, par la lutte contre ce dernier, elles hébergent progressivement en elles le Bien. Autrement, si elles étaient forcées de toujours agir correctement, elles seraient assimilées à des automates et ne pourraient jamais parvenir à la liberté salvatrice.

Pour le mystique, le problème de la douleur et du mal ne se pose pas ; toutes les souffrances d'ici-bas sont la rançon de notre affranchissement et le paiement de dettes que nous avons contractées à l'égard de nos frères que notre tyrannie et nos incartades ont fait pâtir. Ces douleurs sont, d'ailleurs, bénéfiques et spiritualisantes ; n'étant elles-mêmes que la conséquence de la révolte de notre orgueil contre la loi d'amour, elles servent à transmuier cet orgueil en charité, en vivante humilité. Elles sont, du reste, passagères et une fois que nous aurons passé la période des épreuves et que nous serons parvenus à l'union avec Dieu, elles ne constitueront plus qu'un vague souvenir qui ravivera notre joie, car on n'apprécie une chose que par son contraire, comme on n'attribue de prix à la santé que lorsqu'on a éprouvé la maladie et on ne jouit de la lumière qu'après avoir passé par la ténèbre.

Ce n'est donc pas au hasard que les difficultés et les épreuves sont semées sur notre

route. Outre qu'elles sont le paiement de nos dettes, comme nous l'avons dit — et qui paie ses dettes se libère — elles sont disposées de manière à concourir le plus efficacement à notre progrès moral, comme nous aussi nous forçons, pour leur bien, des enfants paresseux à étudier et à se donner du mal. Si, selon le Christ, « pas un cheveu ne tombe de notre tête sans la permission du Père », à plus forte raison les événements de notre vie sont-ils réglés avec la plus parfaite sollicitude. Et c'est parce qu'il leur est donné de sentir et de voir cette divine sollicitude, que les saints versent les larmes de la reconnaissance et de l'amour. Or, cette vision n'est pas possible aux efforts de l'intelligence humaine qui ne peut atteindre que ce qui est conditionné, assujetti à une loi susceptible de mesure. Le Royaume de la Liberté absolue et de la Toute-puissance dépasse notre raison infiniment, bien qu'il pénètre, de toute part, le monde créé, comme nous, également, pour donner une comparaison matérielle et grossière, nous sommes saturés d'électricité, d'ondes hertziennes et d'éther, sans pourtant nous en apercevoir.

C'est donc le Père seul, puisqu'il est libre, qui peut Se révéler à Ses enfants, par un mouvement inverse de celui de l'intelligence ; celle-ci cherche, s'efforce, tend vers le haut, tandis que Dieu Se manifeste par une effusion, par un épanchement de l'Absolu vers le relatif, de l'Infini vers le fini, du Libre vers le conditionné. Cette révélation, cette grâce descendante, c'est Jésus-Christ, non seulement le Jésus de l'Histoire, mais encore le Christ des âmes, Celui qui apparaît intérieurement aux humbles de cœur, à ceux qui ont renoncé à l'orgueil de la raison, qui avouent leur

propre néant et se clouent sur la croix mystique par le dépouillement de tout égoïsme et par le dévouement sans limite au service de leurs frères.

M. Bergson, pour en revenir à lui, demeure dans son rôle de philosophe expectant qui veut avancer prudemment et n'admettre que ce que l'expérience révèle et que l'intelligence autorise comme possible. La foi dépasse son domaine. S'il étudie les mystiques, c'est pour apprendre d'eux ce que leurs constatations intérieures permettent de supposer comme vraisemblable. Quand, par exemple, ils affirment, tous, la toute-puissance divine, comme celle-ci nous est incompréhensible, M. Bergson écrit (1) :

« Il est évident qu'ils (les mystiques) entendent par là une énergie sans bornes assignables, une puissance de créer et d'aimer qui passe toute imagination » et non pas, par conséquent, réellement *la toute-puissance* telle que l'entendent les croyants. Et cette interprétation toute gratuite de la foi des mystiques par notre philosophe vient à la suite d'une longue argumentation où il essaie de démontrer que, comme l'idée du « néant », la toute-puissance est une pseudo-idée qui s'évanouit à l'analyse, à peu près comme l'idée d'un « carré rond »...

Dans un chapitre précédent, en analysant l'idée de Dieu, M. Bergson arrivait à l'identifier avec ce qu'il appelle « l'élan vital », l'énergie lancée à travers la matière. « Cette énergie, écrit-il, *avait dû contourner bien des obstacles, se rétré-*

(1) Page 281.

cir pour passer, se partager entre des lignes *d'évolution* divergentes... » Son Dieu n'est donc pas l'Absolu, l'Être parfaitement libre et immuable, quoique actif, auquel nous croyons et qui Se révèle à nous par la foi, car un tel Être, évidemment, n'aurait pas à contourner des obstacles ni à évoluer d'une manière quelconque.

En résumé, le Dieu de M. Bergson rappelle d'une façon frappante celui des théosophes, qui évolue avec le Monde, qui serait l'âme de l'Univers, la partie la plus noble d'un tout indivisible, mais qui subirait les lois biologiques de ce tout. Ce n'est pas le Père tout-puissant, indépendant de Son œuvre. Il est vrai que ce Seigneur de la Gloire surnaturelle ne peut être atteint par le raisonnement. Il ne peut pas être démontré, comme on démontre un théorème de mathématique. C'est Lui qui Se manifeste intérieurement au cœur parvenu à l'humilité parfaite et au dépouillement de soi.

En outre de cette manifestation indéniable, on peut encore conclure d'une manière certaine à Son existence par les aspirations morales qui sont au fond du cœur de tout homme, aspirations qui seraient absolument incompréhensibles si elles n'étaient l'écho en nous des perfections d'un Être qui peut les satisfaire.

Notamment, nous aspirons vers une liberté totale, nous avons l'idée de la toute-puissance. Si ces perfections n'existaient nulle part, le fait par nous de les désirer ou de les concevoir serait le miracle le plus inconcevable de tous les temps, car ce serait supposer que le moins peut créer le plus, que l'homme aurait inventé, de toutes pièces, des

perfections que son Auteur même ou l'univers considéré comme un tout ne posséderait pas. A-t-on jamais vu un exemple d'une pareille création ?

L'homme trouve, découvre des choses qui existent déjà ; il exploite ses trouvailles ; mais il est radicalement incapable de tirer du néant même un grain de sable. A plus forte raison serait-il inapte à créer des notions d'une telle élévation : liberté, toute-puissance, si elles ne correspondaient à rien de réel.

La vérité est plus simple : c'est que ces notions sont en nous des rayonnements des perfections divines, des appels semés dans nos profondeurs et qui viennent de l'Être des êtres. Nier ces perfections sous le prétexte que nous ne pouvons pas les expérimenter, cela ressemblerait fort au raisonnement que tiendrait un poisson au fond de la mer et qui nierait toute la civilisation humaine et même l'existence du soleil et des montagnes.

Or, nous l'avons vu, le Dieu que nous dépeint M. Bergson, à la suite de tous les philosophes non chrétiens, qui « doit contourner bien des obstacles », qui ne peut pas empêcher les souffrances des créatures, bien contre Son gré, parce qu'Il ne peut pas tout (1), ce Dieu-là n'est ni tout-puissant, ni vraiment libre. Il n'est donc pas le Seigneur que nous adorons et que nous révèle Son Fils unique. Et quant au problème du mal, nous avons dit — quoique brièvement faute de place —

(1) Voir les pages 279 et suivantes où M. Bergson aborde le problème du mal et de la douleur.

comment il se concilie parfaitement avec la toute-puissance et la liberté divines.

Pour conclure, nous devons reconnaître, toutefois, que M. Bergson a fait un effort sincère et remarquable pour comprendre les mystiques chrétiens, mais que leur vrai mystère lui restera une énigme indéchiffrable tant que lui manqueront le secours de la foi en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, et la lumière que cette foi projette dans tous les domaines, mêmes dans ceux de la pensée.

Visite à Port-Royal

Comme je passais dernièrement au Musée du Louvre, dans une petite salle où les tableaux de Philippe de Champaigne créent une atmosphère particulièrement spiritualiste et grave, je m'arrêtai longuement devant le portrait de la mère Angélique Arnauld qui est si spécialement vivant et énergique.

Les traits intelligents et fins de cette grande dame font parfaitement comprendre le rôle important qu'elle joua vis-à-vis des hautes personnalités du xvii^e siècle. Malgré la lourde bure blanche et noire que charge encore une grande croix rouge, la tête et les mains aristocratiques se dégagent avec tellement de noblesse que l'impression première de force s'augmente d'une paix acquise, très communicative, du reste, au visiteur sensible.

Les passions apaisées, l'orgueil dominé, il ne reste plus là, sur cette figure impassible, qu'une certitude profonde ; dans le fond, à droite, le paisible vallon de Port-Royal des Champs s'étend, faisant regretter doublement cette époque heureuse où des âmes, se croyant très réellement privilégiées, purent se retirer du monde pour prier autour de cette femme énergique.

Ayant été mis en goût par une rêverie tellement hors d'époque, j'eus le désir de revoir ce paysage et, par une belle et claire après-midi d'octobre, j'allais flâner sur les glorieux restes de la vieille abbaye. Située entre les parcs du fastueux château de Versailles et la charmante trouée de Chevreuse, baignée par l'Yvette, Port-Royal sommeillait. L'autorité du Grand Roi eut beau, sous l'influence des Jésuites triomphants, faire raser les bâtiments d'habitation et la chapelle, l'esprit n'en demeure pas moins très évocateur !

Parmi le tapis de feuilles mortes que je poussais du pied en marchant, au milieu des herbes envahissantes, quelques pans de murs, le départ des colonnes, des marches usées inscrivent encore l'emplacement de ce foyer de prière et d'intelligence. Dans le petit oratoire qui a été reconstruit pour servir de musée, il y a encore d'austères portraits de fondateurs, quelques lettres et manuscrits, des livres de théologie, quantité de souvenirs de cette époque curieuse et combien respectable malgré les très réels dangers d'orgueil que la controverse a depuis révélés sur le fond de la doctrine.

Passant par l'allée principale, devant cette solitude d'où les élans religieux montaient

avec tant d'ardeur du milieu des hauts peupliers, considérant cet horizon fermé par l'harmonieux mouvement des collines, ce cadre clos et choisi à dessein, je pensais à toutes ces personnalités qui vinrent ici reprendre courage et, parmi elles, au grand Pascal dont le génie hante encore ces lieux.

J'aspirais à connaître la ferme qui, sur le plateau, avait été agrandie pour recevoir les visiteurs de marque et surtout pour permettre aux solitaires attachés aux idées jansénistes de continuer leurs travaux, tout en éduquant les jeunes esprits qui leur avaient été confiés. Par ces journées d'automne où l'atmosphère semble plus limpide, où le gris ambiant crée une poésie plus intense, je prenais plaisir à suivre le chemin montant où tant de méditations avaient été faites, où tant de chapelets avaient été égrenés par ces messieurs retournant vers leurs austères demeures, une fois la messe matinale entendue.

En haut, une jeune gardienne, n'ayant heureusement aucune leçon à me débiter sur les lieux, m'ouvrit, au moyen de clefs vénérables, les portes de cette très simple demeure et je gravis, non sans émotion, l'escalier de bois sonore jusqu'au couloir étroit où donnent les chambres individuelles. Aux cellules, pourrais-je dire, car ces laïques avaient bien repris la tradition des ordres monastiques tellement étudiés par leurs fondateurs. Même grande sobriété se répétant pour le grand bien de la pensée : l'emplacement d'un lit, la table à écritoire proche du rayonnement où les écritures saintes demeuraient à portée de la main, quelques gravures édifiantes et, au milieu des murs blanchis à la chaux, le petit

crucifix janséniste, rappel mystique des heures de prière !

Par la petite fenêtre donnant sur ce potager légendaire où chaque pensionnaire donnait son effort manuel, on devait autrefois apercevoir, émergeant de la verdure du vallon, les toits d'ardoise et le clocher de cette ancienne abbaye de Sainte-Marie-de-Porrois que la jeune mère Angélique Arnauld avait spécialement choisie pour ses religieuses. Mais, parmi ces petites cellules de la maison des Granges (comme elle est encore dénommée sur les guides), il en est une, plus étroite que les autres, plus dépendante aussi pour le passage puisque ne donnant directement sur le couloir ; Pascal l'avait choisie, probablement par humilité. Deux mètres carrés au plus, pas même de cheminée, un plafond bas, et ce fut là que le plus grand génie du siècle instaura son renoncement total.

« Il commença dès lors, écrit Madame Périn, sa sœur, à se passer du service de ses domestiques autant qu'il le pouvait. Il faisait son lit lui-même, il allait prendre son dîner à la cuisine et le portait à sa chambre, il le reportait ; et enfin il ne se servait de son monde que pour faire sa cuisine, pour aller en ville et pour les autres choses qu'il ne pouvait absolument faire. Tout son temps était employé à la prière et à la lecture de l'Écriture sainte, où il prenait un plaisir incroyable. » C'est, du reste, là que la plupart de ses terribles « Provinciales » furent écrites, au grand étonnement de l'époque ; que pas mal de « pensées » aussi germèrent dans ce cerveau prodigieux.

En songeant à notre époque fiévreuse,

faites de commodités soi-disant indispensables, aux désordres de la pensée contemporaine et à ses déviations, aux tentations grandissantes auxquelles l'homme ne peut échapper, je compris la grande sagesse de ces êtres qui, voulant vivre leur idéal et se rapprocher le plus possible de la communion du Christ, s'étaient retirés du monde pour mieux réfléchir et pour prier. L'exemple de Pascal surtout prit en cette visite toute sa logique, comme en une leçon déjà entendue. Par son intelligence dépassant la norme il avait été entraîné vers de captivantes recherches scientifiques ; par son rang élevé et des amis distingués il avait été pris dans un cercle mondain souvent brillant. Là les succès de toutes sortes lui furent prodigués, un grand nombre de ses notes font à ce sujet sentir les tentations nombreuses qu'il y avait rencontrées. Mais, considérant le danger de cet éparpillement où l'être ne peut se concentrer, il avait su, au moment opportun, rompre avec ces fausses valeurs, de manière à garder l'intégrité fière et toute la noblesse de sa décision de ne servir que le Christ.

Sur le parchemin cousu à l'étoffe de son habit n'y avait-il pas, au milieu de ces cris de joie et de reconnaissance qui ont été souvent si mal interprétés par ses commentateurs, « Oubli du monde et de tout, hormis Dieu » !

PENSÉE. — Pour bien prier, retranchons le goût très vif qui nous pousse à blâmer les défauts d'autrui ; nous ne sommes pas chargés de les corriger.

La Foi et les OEuvres

Deux courants se partagent la pensée chrétienne au sujet de l'importance plus grande de la foi ou des œuvres pour le salut.

Quelques-uns s'appuient sur certains textes de l'Évangile et des épîtres de saint Paul pour affirmer que la foi seule justifie. Le Christ n'a-t-Il pas dit : « C'est ici la volonté de mon Père que quiconque contemple le Fils et *croit* en Lui, ait la vie éternelle. » (Jean VI, 40). Et ne répétait-Il pas souvent aux malades qu'Il guérissait : « Allez, votre foi vous a sauvés » ?

D'autre part, saint Paul dit expressément : « Ayant connu que ce n'est point par les œuvres de la loi, mais par la foi en Jésus-Christ que l'homme est justifié, nous avons nous-même cru en Jésus-Christ... » (Galates II, 16).

Le danger d'une interprétation hâtive de ces textes, c'est la pente glissante à laquelle, aidé par l'inclination naturelle, on peut se laisser aller pour conclure à l'inutilité de l'effort ascétique et des fatigues charitables, puisque, pour être sauvé, il suffit de croire. L'un dira : « J'ai la foi, je n'ai donc pas besoin de me donner tant de peine » ; et un autre affirmera : « Malgré ma bonne volonté je n'arrive pas à croire ; ce n'est pas de ma faute. » Nous allons voir ce qu'il en faut penser.

Et, tout d'abord, relativement aux citations des Écritures que nous avons rapportées plus haut et à d'autres semblables, les tenants de l'importance de l'action pour le salut n'ont guère

de difficulté à leur opposer d'innombrables textes où la nécessité des œuvres est affirmée. Il faudrait reproduire tout le discours du Christ sur la montagne et presque tout l'Évangile où une si grande place est accordée à l'exercice de la charité.

Notamment, en parlant des jugements de la terre et de la séparation qui est, alors, opérée entre les bons et les méchants, Jésus annonce que ce classement est uniquement fait selon la conduite de chacun, puisqu'Il dira aux justes : « Venez, vous qui êtes bénis de mon Père ; recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger et vous m'avez recueilli ; j'étais nu et vous m'avez vêtu ; j'étais malade et vous m'avez visité... » Il ne leur dira pas : « parce que, simplement, vous avez cru en moi. »

Ainsi, les tenants des deux points de vue : celui qui donne la primauté aux œuvres et celui qui attache une plus grande importance à la foi, trouvent des textes favorables à leur thèse dans les Écritures sacrées. Celles-ci renferment-elles donc des contradictions ? Nullement. Il n'y a que des apparences de contradictions qui viennent des incompréhensions humaines, car le point de vue de Dieu concilie toutes les antinomies en une synthèse supérieure, comme l'océan est, en définitive, la source de tous les fleuves qui vont se perdre dans son sein.

Lorsque le Christ dit : « Celui qui croit en moi a la vie éternelle », Il n'entend pas désigner par là la croyance intellectuelle qui n'est qu'une adhésion mentale et toute extérieure à un *credo*,

mais la foi vivante qui est la possession même de Dieu et une force surnaturelle que l'homme reçoit d'En haut, lorsqu'il s'est exercé suffisamment à l'action charitable.

La croyance ne confère aucun pouvoir à ceux qui la partagent, tandis que la foi vraie donne la toute-puissance, puisqu'il suffit d'en avoir « gros comme un grain de sénevé » pour pouvoir dire à la montagne : transporte-toi ! et elle se transporterait.

« Cette foi, écrit Sédir dans *Les Forces mystiques et la Conduite de la Vie*, est celle qui affronte, chaque jour, l'impossible dans la vie pratique ; celle qui demeure sereine dans les pires catastrophes, qui fixe la mort sans ciller et dont l'aspect des plus noirs démons ne ralentit pas la marche. Cette foi-là, les plus grands d'entre les hommes ont tout juste fait quelques pas sur la route qui y conduit. » Elle n'est donc pas la simple adhésion à un *credo* partagé par un grand nombre de fidèles.

Ainsi les textes sacrés relatifs à la foi qui sauve et ceux qui se rapportent à l'importance des œuvres, loin de se contredire, s'expliquent, au contraire, et se complètent lumineusement, puisqu'il est impossible de recevoir la foi vraie opératrice de miracles, si l'on n'a pas, d'abord, avec persévérance et plénitude, accompli tous les préceptes de l'amour fraternel.

Il y a un état de perfection où la foi, l'espérance et la charité sont inséparables comme les diverses formes d'un même acte d'adoration, de désir et d'amour, de même que, dans la Sainte Trinité, les trois personnes adorables du Père, du

Fils et de l'Esprit ne sont que les hypostases d'une même Essence éternelle, les aspects sous lesquels Elle nous apparaît.

Dans cet état de perfection, d'un même mouvement spontané, le disciple adore le Père par la foi, s'unit au Fils par le désir magnifié et comblé et brûle de la charité du Saint-Esprit, en s'offrant en holocauste perpétuel en faveur de ses frères. Foi, désir et amour sont devenus, pour lui, une même opération.

Jésus a dit à la Samaritaine : « L'heure vient où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; ce sont là les adorateurs que le Père demande. » *L'adoration en esprit* est celle de la foi, de la soumission totale de l'esprit à Dieu, en dehors de toute forme, de toute preuve, de tout raisonnement, de tout signe, dans la pauvreté spirituelle. Or elle est inséparable de *l'adoration en vérité* qui va jusqu'à l'acte concret, jusqu'à l'amour mis en pratique ; autrement elle ne serait pas sincère. Si elle refusait d'agir conformément à son idéal, ne serait-elle pas une hypocrisie ?

Les tenants de l'importance des œuvres pour le salut sont dans le vrai, en ce sens que, sans elles, la foi n'est qu'une foi morte ou même inexistante ; et, d'autre part, ceux qui affirment que les œuvres seules ne sauvent pas sont également dans le vrai, car si celles-ci revêtent un caractère exclusivement philanthropique ou si elles sont inspirées par l'orgueil et la satisfaction de soi, elles ne nous assument pas jusqu'au plan surnaturel. Le point de vue fidéique qui détache complètement de soi et unit à Dieu, en montrant le néant de la personnalité terrestre, est indispensable pour que

les bonnes actions soient imprégnées de la charité vraie et qu'elles relient le disciple au royaume de la Gloire.

Ce Royaume ne peut guère, en effet, être atteint par les efforts de la créature, sans l'aide de la grâce divine. Considérez le cerveau le plus puissant, la volonté la plus gigantesque : leurs forces sont tout de même limitées, conditionnées, assujetties à une loi. Or, Dieu est infini, inconditionné, le Seul absolument libre, et tout être, quelque formidable qu'il soit, n'existe que parce qu'il reçoit de Lui l'existence. C'est donc ce Seigneur tout-puissant qui, seul, peut Se révéler à Sa créature.

Cette révélation qui vient d'En haut, qui est une descente de l'Infini vers le fini, de l'Absolu vers le relatif, du Libre vers le conditionné, se fait par la foi. Elle constitue à proprement parler *la foi*, tandis que la simple *croissance* n'est qu'un mouvement en partie volontaire, un effort, une tendance vers la foi, ou, en d'autres termes, une prière pour l'obtenir. La croissance part d'en bas et se dirige vers le haut ; la foi, c'est le mouvement inverse ; elle est le don de Dieu. Et elle descend dans l'esprit et le cœur de ceux que les œuvres de l'amour fraternel ont embrasés.

PENSÉE. — L'homme est désespérément ingrat : la preuve en est dans l'acuité de la piqûre que nous fait l'ingratitude d'autrui. Et cependant ne sommes-nous point, à toute minute, ingrats envers le Père.

Sédir.

Le Vieux

(*Histoire vécue*)

Par une grave après-midi d'automne, Chattelard, un des amis de Maître Pierre, montait un des chemins pierreux qui escaladent les contreforts cévenols.

Il venait de passer aux environs quinze jours de repos et était sur le point de reprendre le fiévreux effort de la vie quotidienne. Il ne s'en baignait que plus voluptueusement dans le silence et le recueillement de cette belle journée. Pas un bruit humain ne lui parvenait. Seule la note monotone des cigales et le bourdonnement des abeilles dans la bruyère montaient vers lui, mêlés au lourd parfum de la terre.

Tout en marchant, Chattelard monologuait, à son habitude.

— Sale chemin !... Y en a des cailloux... On ne fait pas quatre pas sans se tordre les pattes... Et ce qu'il fait soif !...

Comme il contournait un rocher, qui lui masquait la vue jusque là, il découvrit devant lui un vieux montagnard, courbé sous un faix pesant, et montant péniblement la même route.

— Voilà un bougre qui doit avoir encore plus chaud que moi ! pensa-t-il tout haut.

Et il regardait ce vieux, dont il n'apercevait que le dos arrondi dans une vieille veste, sans couleur, et dont le pantalon était rapiécé au petit bonheur.

— Ça m'a l'air d'être encore un richard qui se ballade incognito, fit-il entre ses dents.

Sûr que c'est un malin, qui s'en est amassé dans les greniers du Père, comme dirait Maître Pierre, car le pauvre vieux n'a pas l'air d'en avoir beaucoup mis de côté en ce monde.

— Faut-il tout de même que le monde soit dur. Il a peut-être bien soixante-dix ans, ce grand-père-là ! et ça bûche encore ! Et personne pour lui donner la main !... Faut que je lui porte son paquet.

Et Chattelard, à grandes enjambées, se mit à la poursuite du vieillard. Quand il l'eut rejoint, le vieux leva sur lui l'humble et doux regard de ceux que la vie a beaucoup meurtris, en prononçant poliment :

— Bonjour, Monsieur.

— Bonjour, grand-père, fit Chattelard cordial. Vous allez loin avec ce paquet-là ?

— Jusqu'au pays... là-haut.

— Il a l'air terriblement lourd, votre sac.

— Encore assez, fit le vieux. Ce sont des commissions qu'on me donne à rapporter de la ville, ajouta-t-il.

— Je vais vous donner la main. Moi aussi, je monte au pays. Passez-moi l'engin.

— Vous êtes trop bon, Monsieur, fit le vieux, étonné et un peu méfiant. C'est trop lourd pour un Parisien.

Mais la patience n'a jamais été la qualité dominante de Chattelard. Ce qu'il veut faire, il le fait. En un tournemain, le vieil homme se vit dépossédé de son fardeau que le robuste citadin lui avait pris avec prestesse et chargé sur son épaule.

— Trop lourd pour un Parisien !... Mais

vous rêvez, grand-père. C'est pour vous qu'il est trop lourd !... Vous ne connaissez pas Chattelard, c'est un gars qui a des muscles et du souffle. Allez !... Allez !... montrez-moi le chemin ; on va monter la côte en cinq sec, et vous arriverez là-haut, frais comme un jeune homme. Seulement, comme on aura chaud, on ira boire à l'auberge un bon petit coup à votre santé.

Grand-père riait doucement d'un petit rire cassé et heureux. Il n'en revenait pas de voir ce beau monsieur, fringant et joyeux, qui portait son sac et qui lui parlait de boire à l'auberge avec lui.

Pensez donc, lui qui vivait il ne savait trop comment, dans un misérable taudis où nul ne pénétrait, lui qui recevait la maigre charité des durs paysans du village, lui qu'on méprisait, pour son indigence et sa faiblesse de vieux devenu incapable et inutile, voilà qu'un monsieur de Paris lui parlait avec douceur et gaité, comme à un ami et comme à un égal ! Le paradis était dans le cœur du vieillard ; et il riait de sa petite voix saccadée aux propos de Chattelard, qui trouvait, à part lui, que le chemin montait de plus en plus, et que le diable de paquet lui entraît bien désagréablement dans l'épaule.

En trottinant, le vieillard se racontait maintenant, en petites phrases essoufflées, disant ses peines, ses humiliations quotidiennes de vieux bonhomme rebuté, ses craintes, ses regrets. Une phrase revenait souvent :

— Mon gars... il aurait à peu près votre âge... s'il était encore là...

D'autres fois il disait :

— Il me semble que c'est lui qu'est revenu... quand vous me parlez si doucement.

Et Chattelard, avec un petit pincement au cœur, reprenait en riant :

— C'est ça, grand-père, c'est ça. Je suis votre gars, voyez-vous. Ou bien, c'est lui qui m'a envoyé, du haut du Paradis, pour porter le paquet aujourd'hui.

— Bien sûr, que ça doit être lui, mon p'tit gars, qui vous a envoyé... du Paradis, que vous dites. Parce qu'il est en Paradis, n'est-ce pas, monsieur ?

— Pourquoi pas ? grand-père, le bon Dieu est bon.

— Bien sûr... Mais ça doit être difficile d'aller en Paradis...

— Voyons !... Voyons !... grand-père, si vous étiez le bon Dieu, est-ce que vous ne l'auriez pas mis en Paradis, votre garçon ?

— Sûr et certain.

— Alors... Est-ce que le bon Dieu n'est pas notre Père à tous ?... Est-ce qu'il n'est pas encore meilleur que vous ?... Est-ce qu'il ne nous aime pas plus que nous n'aimons nos enfants ?...

— Eh bien ! fit le vieux en s'arrêtant net, jamais on ne m'a dit une chose comme ça... Mais c'est pourtant vrai !...

Et ses yeux, pleins d'une reconnaissance attendrie, couvaient Chattelard rieur d'un regard enfantin et ravi.

... Il n'est si long chemin qui ne finisse. Arrivé au village, le vieillard tint à reprendre le sac et partit distribuer ses commissions. Il était

convenu que Chattelard l'attendrait à l'auberge. Et là, ce fut une autre fête. Installé comme un des gros du pays, devant un verre propre, plein jusqu'au bord d'un petit vin blanc joyeux, le bon vieux exultait, et jamais Chattelard ne s'était senti si heureux et si attendri. Il se demandait comment, avec si peu d'effort, il avait pu donner tant de joie.

Celui-ci, la langue déliée par le vin, dont il buvait si rarement, était intarissable. Quand on a vécu beaucoup d'années, on est plein de souvenirs. Quand on est triste et isolé, on devient taciturne. Mais, n'est-ce pas, quand tout à coup, on se sent un ami, quand on reprend pied dans la vie heureuse qu'on a connue autrefois, assis commodément, buvant un vin capiteux et frais, foin de la taciturnité morose ! On oublie sa misère et on écoute chanter tous les oiseaux de la mémoire. On conte, ... on conte, ... on reedit, ... on radote un peu, ... mais c'est si doux de parler, si doux d'être entendu et de se croire compris.

Et Chattelard, lui d'ordinaire si bavard, écoutait religieusement toutes ces histoires dénuées d'intérêt, mais si belles de la joie qu'elles traduisaient.

Pourtant le soleil baissait sur l'horizon — et l'heure du retour sonnait. Il lui fallut bien interrompre doucement son vieux partenaire.

Celui-ci, ramené à la dure réalité, se leva aussitôt, embarrassé et confus de croire qu'il avait été indiscret.

Chattelard l'entraîna sur la route.

— Allons, grand-père, je vais vous faire un pas de conduite, et filer après cela vers mon gîte. Il se fait tard.

Le vieillard acquiesça. Mais il avait repris son air taciturne et triste, l'esprit plein de rêveries et d'étonnement intérieur. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à la ruelle étroite où était la mesure du vieux.

— Allons, c'est le moment des adieux, fit Chattelard en riant. Je vais vous quitter, grand-père, en vous souhaitant toutes sortes de prospérités...

— En attendant, ajouta-t-il, en lui offrant un billet de dix francs, prenez ça. Vous vous payerez une gâterie en pensant à moi.

Mais le vieux, les yeux soudain mouillés :

— Non !... Non !... vous avez déjà été trop bon... Je ne veux pas.

Chattelard insistait. Mais l'autre, la voix altérée reprit :

— Non !... Voyez-vous, ce qui m'arrive aujourd'hui, c'est mon dernier bonheur, peut-être. Ne le gêtez pas. C'est un si beau rêve que je fais !... Voyez-vous, je sais bien que vous n'êtes pas mon gars... et pourtant... Alors, faut seulement me dire au revoir... comme si vous alliez revenir bientôt... comme il me disait... autrefois... Pour que je puisse espérer...

Et la pauvre vieille voix chevrotante qui s'était faite de plus en plus sourde se tut, tandis que deux larmes lourdes et silencieuses glissaient dans la barbe grise.

— Vous voulez bien, monsieur ?

Chattelard aussi se sentait un picotement inquiétant aux yeux, devant ce vieux pitoyable. Et soudain, son cœur se dilata d'une douceur inconnue et surhumaine. Il enleva son chapeau

et, attirant le vieux contre lui, il lui plaqua deux baisers sonores et inattendus aux joues.

— Au revoir, grand-père. A demain, cria-t-il.

.....
C'est ainsi que Chattelard fit sa première adoption.

Et tandis qu'il dévalait la route avec un cœur plein de lumière, une ombre diaphane et dorée marchait à son côté — peut-être Celui qui a dit : « Tout ce que vous ferez à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi-même que vous l'aurez fait ».

Il l'aurait vue s'il s'était retourné.

Mais il ne se retourna pas.

Questions actuelles

Nos lecteurs et amis savent que Sédir qui ne critiquait jamais rien, qui situait chaque chose à sa place, qui comprenait tout, ne voyait cependant pas avec enthousiasme la mécanisation du travail des ouvriers, l'emploi exclusif des machines en agriculture, etc. A l'époque où il disait cela, il risquait de passer pour retardataire, ennemi du progrès...

L'Amérique, qui raillait volontiers l'Europe attardée dans les méthodes surannées, semblait devoir se mettre en avant de toutes les nations du monde en transformant tout son outillage industriel pour la grande production en série, la « standardisation », pour employer le mot consacré par la grande presse. Or, cette surproduction exagérée, coïncidant avec la diminution de la consommation mondiale, a été, comme on sait, une des

grandes causes du chômage et de la crise économique actuelle, dont l'Amérique a souffert la première.

Ceci a ouvert les yeux à beaucoup sur les autres dangers, non moins graves, selon nous, de la mécanisation du travail et voici que, par une voix américaine des plus autorisées, — celle de M. Kettering, vice-président de la General Motors, — nous entendons affirmer que la « standardisation » a, entre autres torts, celui d'arrêter l'essor du progrès, de transformer l'homme en machine en empêchant l'initiative des créateurs d'art. L'Amérique elle-même se voit obligée de renoncer à la fabrication DE QUANTITÉ pour adopter celle DE QUALITÉ, au risque de laisser inutilisé l'énorme outillage qu'elle avait monté à grands frais.

Et quant au travail des tracteurs et autres grosses machines appliquées au labour du sol, ceux d'entre nous qui en ont l'expérience savent que leur emploi fatigue vite la terre et qu'il n'a pas l'effet fertilisant du travail des animaux de trait.

Sédir l'avait également affirmé.

Entr'aide

Un dispensaire populaire et gratuit pour les animaux

Dans l'étroite rue de la Bûcherie, près de l'hôtel Colbert, stationnent bêtes et gens devant un rez-de-chaussée peint en bleu. On lit, sur le fronton : « Les dispensaires populaires pour les animaux »; sur un panneau : « Traitement pour toutes espèces d'animaux. Les traitements sont absolument gratuits. Amenez vos animaux. Qu'ils ne souffrent pas. »

L'ÉDITEUR-GÉRANT : A.-L. LEGRAND, 2, rue du Point-du-Jour, Bihorel (S.-I.)

Imprimerie spéciale des *Amitiés Spirituelles*, 86, boulevard des Belges, Rouen

Bibliothèque des Amitiés Spirituelles

Editions A.-L. Legrand, 2, rue du Point-du-Jour - Bihorel (S.-I.)

Ouvrages de Sédir :

Les Amitiés Spirituelles, 15^e mille, in-16, 32 p., 0 fr. 50.

Origines du mouvement. — But et directives. — Moyens d'action. — Appel.

La Vraie Religion, 25^e mille in-16, 20 p., 0 fr. 50.

La Vie chrétienne selon l'Évangile.

Les Sept Jardins Mystiques, 2^e éd., in-16, 88 p., 7 fr.

Manuel décrivant les phases de la vie intérieure, selon l'Évangile.

Les Directions Spirituelles,

Déjà paru sur demande adressée à l'éditeur (en réimpression).

Le Vrai Chemin vers le Vrai Dieu, 20^e mille.

in-16, 24 p., 0 fr. 50.

Le chemin pour aller à Dieu, la méthode pour aider nos frères.

Le Cantique des Cantiques, 2^e éd., 60 p., 7 fr.

Les étapes de la communion mystique de l'âme humaine avec le Verbe.

Initiations, 3^e éd., in-8, 320 p., 15 fr.

Histoire de l'illumination de l'homme, son passage de l'intellectualisme au mysticisme.

La Guerre de 1914 selon le point de vue mystique,

6^e éd., in-8, 138 p., 7 fr.

Les causes profondes des batailles internationales et la paix internationale.

Les Forces Mystiques et la Conduite de la Vie,

4^e éd., in-8, 260 p., 15 fr.

Directions inspirées uniquement de l'Évangile pour la conduite de la vie.

Le Devoir Spiritualiste, 5^e éd., in-8, 100 p., 3 fr.

L'idéal évangélique, sa conception, sa réalisation dans l'existence quotidienne.

L'Enfance du Christ, 2^e éd., in-8, 204 p., 15 fr.

Le Sermon sur la Montagne, in 8, 230 p., 15 fr.

Les Guérisons du Christ, in-8, 226 p., 15 fr.

Le Royaume de Dieu, in-8, 243 p., 15 fr.

Le Couronnement de l'OEuvre, in-8, 204 p., 15 fr.

Ces cinq volumes constituent la série des commentaires de Sédir sur l'Évangile.

Quelques Amis de Dieu, Lafuma, 15 fr. — vergé, 10 fr

Les Saints — Jeanne d'Arc — Pascal — Le Curé d'Ars — Un Inconnu — Le Mystique dans la Société contemporaine — Les Amitiés Spirituelles

L'Energie Ascétique, in-16, 48 p., 4 fr.

L'esprit général selon lequel doivent être conduits les travaux de la vie intérieure.

L'Évangile et le Problème du Savoir, in-16, 32 p., 1 fr.

Discours prononcé à une réunion générale des Amitiés Spirituelles.

Méditations pour chaque Semaine, in-16, 132 p., 5 fr.

A ceux qui préfèrent l'Évangile à ses commentaires.

L'Éducation de la Volonté, in-16, 32 p., 1 fr.

Cette étude fait suite à l'Energie Ascétique dont elle précise les données générales

Le Berger de Brie, Chien de France, in-8 raisin,

116 p., illustrations hors texte, 15 fr.

Dans cette étude consacrée à une race de chiens attachante entre toutes, il est parlé avec une émotion qui se communique de « cet admirable serviteur, ce compagnon de l'homme qui mérite, mieux que bien des humains, le beau nom d'ami ».

Le Sacrifice, in-8, 80 p., 10 fr.

Le sacrifice antique — Le sacrifice du disciple — Le sacrifice de Jésus-Christ.

Mystique Chrétienne, in-8, 228 p., 15 fr.

Douze conférences faites par Sédir.

Le Martyre de la Pologne, in-18, 46 p., 3 fr.

Les rapports de la Pologne avec la France.

Les Rêves, in-16, 66 p., 5 fr.

Le mécanisme, les objets, l'art, l'interprétation et un lexique du Rêve.

Ouvrages d'Emile Besson :

La Didachè ou Enseignement des Douze Apôtres,

5 fr.

Traduction et commentaire d'un des plus anciens documents de l'âge apostolique.

Les Logia Agrapha, Lafuma, 20 fr. — vergé, 9 fr.

Paroles du Christ qui ne se trouvent pas dans les Evangiles canoniques.

Bouddhisme et Christianisme, in-8, 64 p., 4 fr.

Cette étude montre l'opposition irréductible qui existe entre le bouddhisme et le christianisme

Ouvrages du D^r Gaston Sardou :

in-16, 3 fr. le volume.

Le Chêne, l'Olivier, l'Étoile.

L'épopée de 1914-1918 rejoignant les magnificences de l'antiquité gréco-romaine.

Le Beau Voyage à la Rochelle.

Analyse du travail interne auquel doit se livrer le peintre.

Quelques ouvrages rares :

De Sédir : *L'ENFANCE DU CHRIST*, éd. 1914, 20 fr. — *LES FORCES MYSTIQUES ET LA CONDUITE DE LA VIE*, éd. 1916, 20 fr. — *INITIATIONS*, éd. 1917, 20 fr. — *LES SEPT JARDINS MYSTIQUES*, éd. 1918, 10 fr.

Ouvrages d'Emile Catzeffis :
in-16, 3 fr. le volume.

Spiritualisme et Matérialisme.

A ceux que le doute assaille, que la négation matérialiste déconcerte et qui cherchent leur voie

Christianisme et Panthéisme.

Etudes critiques des deux philosophies.

Cosmogonie chrétienne et Cosmogonie astrologique.

Doctrines de la transcendance et de la providence de Dieu, réfutations des assertions panthéistes

La Doctrine de l'Unité en Jésus-Christ.

Etude et commentaire du livre du Père Sabbathier, moine du 17^e siècle, intitulé : L'Ombre idéale de la Sagesse universelle

Le Salut pour Tous.

A la doctrine de la damnation éternelle réponse de l'Evangile : l'espérance du salut pour tous.

Les Disciples de l'Evangile.

Qui sont les disciples ? — La formation des saints est le but de la création. — Tous les hommes sont appelés

L'Apostolat chrétien (Vient de paraître)

J. LOPOUKHINE :

Rééditions

Quelques traits de l'Eglise intérieure, vergé, 12 fr

(Traduit du russe — Imprimé à Moscou en 1810.)

De l'unique chemin qui mène à la vérité, et des diverses routes qui conduisent à l'erreur et à la perdition.

Vient de paraître :

Sédir — Histoire et Doctrines des Rose-Croix.

in-8, 380 p., 30 fr.

Ces ouvrages sont en vente chez A.-L. Legrand, éditeur, 2, rue du Point-du-Jour Bihorel-lez-Rouen (S.-I. — Chèques postaux : Rouen n° 4189 — (Prière d'ajouter 10 %, pour les frais d'envoi France) et 20 %, pour l'Etranger). Notre Editeur reçoit tous les samedis, de 14 à 16 heures, et sur rendez-vous (Téléphone : Bihorel 912 25).

Vestiaires

fonctionnent aux sièges de nos Comités. Nous espérons en étendre peu à peu la création à tous nos Comités provinciaux. Nous demandons à tous de vouloir bien nous aider à les entretenir et à les développer.

Conférences

sont données par quelques membres de la Société, à des intervalles irréguliers, à Paris, en province et à l'étranger, selon les désirs et les besoins des adhérents. L'entrée de ces conférences est toujours libre.

La Revue

« les Amitiés Spirituelles » a paru pendant sept années sous la direction de Sédir. Elle renferme des études sur la religion, la morale, la philosophie, l'art, les problèmes sociaux et familiaux, l'entraide. La mort de Sédir en a interrompu la publication ; toutefois il nous reste des collections complètes des dernières années et des numéros séparés des premières, au prix de un franc l'exemplaire. Elle a été remplacée, pour servir de lien entre les membres de l'Association des « Amitiés Spirituelles », par un Bulletin réservé aux sociétaires.

Les Editions

La liste des ouvrages de Sédir et de nos publications est envoyée sur simple demande adressée à la Bibliothèque des Amitiés Spirituelles, 2, rue du Point - du - Jour, à Bihorel - lez - Rouen (Seine-Inférieure). Notre Editeur reçoit le troisième jeudi à Paris, 31, rue de Seine, de 14 à 16 heures.

*Pour tous renseignements
écrire à Albert Legrand
2, rue du Point-du-Jour
Bihorel-lez-Rouen (S.-I.)*